

## Trois petites histoires

**Être né quelque part, c'est toujours un hasard. Maxime Leforestier**

**Tout le monde peut se tromper** ■ Il y a quelques années, psychologue africain exerçant en région parisienne, je recevais R., un jeune noir adressé par les services sociaux pour actes de violence, rébellion et insolence envers ses enseignants au collège. L'Aide sociale à l'enfance me sollicitait pour une médiation de type ethnopsychiatrique, c'est-à-dire prenant en compte la dimension culturelle des actes posés par cet adolescent. Ce dernier vint évidemment me rencontrer avec beaucoup de réticence. Il ne comprenait pas pourquoi il devait me parler, il n'avait rien à dire et bien sûr, comme beaucoup d'autres adolescents, il pensait qu'il n'était pas fou ! Enfermé dans ma fonction d'ethnopsychiatre, je lui tins un discours sur la médiation dans les cultures africaines, le respect des adultes, les devoirs liés au rang dans la famille, la solidarité, et tout ce qu'on peut entendre sur ce sujet... Interloqué, l'adolescent m'expliqua qu'il ne comprenait pas où je voulais en venir. Je repris mon discours sur les valeurs de l'éducation dans les familles africaines, aspect qu'il ne saurait ignorer, même s'il vit en France. Il me répéta : *Je ne comprends pas où vous voulez en venir.* J'interprétai son attitude en termes psychologiques comme un refoulement, un reniement de soi, une faible estime de soi, et persistai donc dans ma voie ethnopsychiatrique. Souriant (il savourait sa victoire), il m'expliqua gentiment que ses parents n'étaient pas africains, qu'il avait été adopté par un couple d'enseignants qui travaillait au Gabon, que c'est tout ce qu'il connaissait de l'Afrique. Dans sa vie quotidienne, il ne souhaitait être identifié ni à un Africain, ni à tout ce qui s'y rapporte. Je compris mon erreur et dans une atmosphère plus détendue, j'orientai l'entretien sur les rapports élèves-enseignants dans le collège. Il m'expliqua alors que les enseignants leur manquaient de respect, qu'ils avaient un langage méprisant vis-à-vis des jeunes et c'est pourquoi ils ne se laissaient pas faire ; qu'on ne punissait que leur violence et pas celle des adultes. Nous sommes tombés d'accord sur le fait qu'il y avait une forme d'injustice, que tout le monde avait droit au respect, langage bien universel qui dépassait le cadre de la culture africaine. R. n'était africain qu'aux yeux des autres, et non pour lui-même !

**Théodoros empereur d'Éthiopie** Voici l'histoire de H., jeune homme métis, qui m'aborda à la fin d'une conférence en hommage au grand poète noir martiniquais, Aimé Césaire. H. estimait que nous ne faisons pas suffisamment d'actions pour la culture noire en France. Je lui expliquai que ce n'était pas facile, que nous n'avions pas les moyens, que nous étions une petite association ; il devint plus agressif : *Oui, vous avez toujours une bonne raison pour ne rien faire.* À la fin de la discussion, il me demanda ma carte de visite. *Tiens, vous êtes psychologue ? Je repasserai vous voir,* dit-il. Une semaine après, H. prit rendez-vous. Il s'excusa de son agressivité lors de la dernière rencontre, je lui dis que j'étais habitué, il me reprit : *Non, moi c'est spécial ; j'ai quitté la province pour Paris, parce que là-bas j'étais trop isolé, les gens ne s'intéressaient pas à ce genre de choses. À quoi pensez-vous ?* lui

## C'EST-À-DIRE !

demandai-je. *Mais à tout ce que vous faites sur les noirs et les cultures africaines. Parce que vos parents ne vous en parlaient pas ? Non, enfin c'était pas trop leur problème, et quand je l'abordais avec les copains au lycée, ils n'étaient pas intéressés, je me sentais trop seul.* Il m'expliqua d'office son intérêt pour la culture africaine depuis son plus jeune âge, et que c'était vraiment déplorable qu'il doive venir à Paris pour trouver enfin des lieux de discussion, *j'étais trop seul* répétait-il d'un ton désespéré. Je le relançai sur la position de ses parents, il me dit : *Oui, ils ne comprenaient pas certaines choses, d'ailleurs, ils ne pouvaient pas comprendre.* Je m'aventurai à dire qu'il y a souvent des conflits de génération, il répéta : *Mais ce n'est pas ça, ils ne pouvaient pas comprendre.* Il m'avoua qu'il avait été adopté en Éthiopie, par des parents blancs, qu'il connaissait bien ses origines et trouvait important de garder ce contact avec l'Afrique. C'est ce qui lui avait le plus manqué dans son enfance, ici, c'est pourquoi il avait décidé de quitter la province, car il n'en pouvait plus, mais, disait-il : *Moi je suis un garçon, quand j'ai quitté l'Éthiopie je comprenais certaines choses, pour ma sœur c'est un échec, elle ne s'est jamais retrouvée, et c'est dramatique pour elle.* Un an plus tard, cette dernière avait quitté ses parents pour rejoindre son frère en région parisienne. J'étais resté en contact avec H., devenu entre temps membre actif de notre association. En début d'année, H. a eu un enfant avec une jeune Française, à qui il a donné le prénom Théodoros (Don de Dieu), c'est aussi le prénom de grands empereurs d'Éthiopie.

Je termine par la situation de D., adoptée par des *parents blancs français*, adolescente très épanouie, qui fait une bonne scolarité, mais inquiète ses parents. Malgré de nombreux voyages en Afrique, elle n'est pas attachée à ce continent. Quand ils s'y rendent, elle ne veut pas jouer avec les autres enfants, elle reste à la maison, et refuse d'apprendre la langue locale (le bambara). Pourtant, elle a été adoptée à la pouponnière de Bamako (Mali). Ses parents consultent donc pour trouver une issue à cette situation qu'ils vivent mal. *Pourquoi refuse-t-elle ses origines ? Elle aura besoin d'y aller un jour, d'autant plus que nous avons acheté une maison là-bas qui porte son nom, nous tenons vraiment à ce qu'elle ne soit pas coupée de ses origines.* Je conseille à ses parents de laisser leur fille choisir qui elle veut être plus tard. L'adolescence étant une période d'interrogations, laissons à D. le temps de l'innocence, parisienne aujourd'hui, new yorkaise demain, et peut-être jamais bamakoise.

**La maison de Bamako**

Que conclure de ces trois histoires ? Rien de particulier, sauf qu'elles nous renvoient à un principe universel de la psychologie clinique, chaque être humain est une histoire singulière, ceci est valable pour les enfants adoptés, comme pour ceux qui ne l'ont pas été. Certes, nous naissons dans une famille qui a une histoire et grandissons dans un contexte. Mais la leçon sartrienne demeure d'actualité : *L'existence précède l'essence.* Si nous sommes tous citoyens du monde, à quoi servent les étiquettes ? Accompagnons nos enfants dans leur histoire, c'est le plus beau cadeau qu'on puisse leur faire.

**Citoyens du monde**

**Ferdinand Ezembé**  
*Docteur en psychologie. Afrique Conseil*